

## Séance \_ : Entraînement à l'écrit Sujet de type EAF sur le théâtre

*Objet d'étude : Le théâtre, texte et représentation*

### CORPUS

Texte A : Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2, 1665.

Texte B : Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.

Texte C : Marivaux, *L'île des Esclaves*, scène 6, 1725.

Texte D : Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 2, 1775.

### ÉCRITURE

#### **I. Vous répondrez d'abord à la question suivante.**

Question (4 points)

Étudiez la relation entre les personnages dans chacun des textes du corpus.

#### **II. Vous traiterez ensuite l'un des sujets suivants.**

1. Commentaire (16 points) :

Vous commenterez la tirade de Dom Juan dans l'extrait de *Dom Juan* de Molière (texte A), de « Quoi ? tu veux qu'on se lie [...] » à « [...] pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. »

2. Dissertation (16 points) :

Selon vous, le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ? Vous vous appuyerez sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

3. Invention (16 points) :

Vous insérerez, immédiatement après la dernière réplique de Dom Juan (texte A), une longue tirade dans laquelle Sganarelle exprimera nettement un point de vue opposé à celui de son maître et tentera de le convaincre.

Dans ce plaidoyer, il vous faudra tenir compte de la personnalité du valet, de sa relation avec Dom Juan et de l'intrigue de la pièce.

**Texte A – Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2, 1665.**

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse, à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne ; j'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le coeur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait ; à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre coeur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un coeur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! il semble que vous ayez appris cela par coeur et vous parlez tout comme un livre.

DOM JUAN – Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE – Ma foi, j'ai à dire..., je ne sais ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire : une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

DOM JUAN – Tu feras bien.

SGANARELLE – Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DOM JUAN – Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

**Texte B – Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.**

*Le Malade imaginaire est la dernière pièce de Molière (1622-1673), qui meurt quasiment sur scène lors de la quatrième représentation. Le malade est Argan, qui passe son temps à s'inventer maladie sur maladie. Voilà que le cher homme a trouvé une excellente idée : marier sa fille Angélique au fils d'un médecin ! Mais cette dernière s'est éprise d'un autre, et la servante Toinette décide de faire coûte que coûte le bonheur des amoureux.*

- ARGAN. Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
- TOINETTE. Non, vous dis-je.
- 5 ARGAN. Qui m'en empêchera ?
- TOINETTE. Vous-même.
- ARGAN. Moi ?
- TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
- ARGAN. Je l'aurai.
- TOINETTE. Vous vous moquez.
- 10 ARGAN. Je ne me moque point.
- TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.
- ARGAN. Elle ne me prendra point.
- TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un « mon petit papa mignon » prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
- 15 ARGAN. Tout cela ne fera rien.
- TOINETTE. Oui, oui.
- ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.
- TOINETTE. Bagatelles<sup>1</sup>.
- ARGAN. Il ne faut point dire : Bagatelles.
- 20 TOINETTE. Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.
- ARGAN, avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
- TOINETTE. Doucement, monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.
- 25 ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
- TOINETTE. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.
- ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?
- 30 TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
- ARGAN court après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.
- TOINETTE se sauve de lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.
- 35 ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main. Viens, viens, que je t'apprenne à parler.
- TOINETTE, courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.
- ARGAN. Chienne !
- 40 TOINETTE. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.
- ARGAN. Pendarde !
- TOINETTE. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.
- ARGAN. Carogne<sup>2</sup> !
- TOINETTE. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.
- 45 ARGAN. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?
- ANGÉLIQUE. Eh ! mon père, ne vous faites point malade.
- ARGAN. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.
- TOINETTE. Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.
- ARGAN se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle. Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.
- 50

Bagatelles : choses sans importance.  
Carogne : femme odieuse et méprisable. Équivalent de « charogne ».

**Texte C – Marivaux, *L'île des Esclaves*, scène 6, 1725.**

*Des naufragés jetés par la tempête sur l'île des Esclaves sont obligés, selon la loi de cette république, d'échanger leurs conditions : Iphicrate devient l'esclave de son esclave Arlequin et Euphrosine devient l'esclave de son esclave Cléanthis.*

ARLEQUIN – [...] Mais parlons d'autre chose, ma belle Damoiselle : qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLÉANTHIS – Eh ! mais la belle conversation !

ARLEQUIN – Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenais amoureux de vous, cela amuserait davantage.

CLÉANTHIS – Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande manière ; puisque nous sommes devenus maîtres, allons-y poliment, et comme le grand monde.

ARLEQUIN – Oui-da, nous n'en irons que meilleur train.

CLÉANTHIS – Je suis d'avis d'une chose ; que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis<sup>1</sup>, et pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir : il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN – Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vite des sièges pour moi, et des fauteuils<sup>2</sup> pour Madame.

IPHICRATE – Peux-tu m'employer à cela !

ARLEQUIN – La République le veut.

CLÉANTHIS – Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni compliments, ni révérences.

ARLEQUIN – Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLÉANTHIS – Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate* – Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur ; Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN *se promenant sur le théâtre avec Cléanthis* – Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLÉANTHIS – Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN – Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS – Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN – Et palsambleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces. (*à ce mot il saute de joie*) Oh, oh, oh, oh !

CLÉANTHIS – Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

ARLEQUIN – Oh ce n'est rien, c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS – Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. [...]

1 Prendre (en étant assis) l'air du grand monde, « la grande manière ».

2 Plusieurs fauteuils, sans doute pour reconstituer un salon et pouvoir changer de place au cours de la « belle conversation ».

**Texte D – Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 2, 1775.**

*Le Comte Almaviva guette l'apparition de Rosine à sa fenêtre, dans une rue de Séville, lorsqu'il croise son ancien valet, Figaro.*

FIGARO – [...] (*Il aperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part* – Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO – Eh non, ce n'est pas un Abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE – Cette tournure grotesque...

FIGARO – Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE – Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO – C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE – Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO – Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE – Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO – Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE – Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO – Je l'ai obtenu, Monseigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE – Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO – Je me retire.

LE COMTE – Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

FIGARO – Le Ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ Garçon Apothicaire.

LE COMTE – Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO – Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*. – Beau début !

FIGARO – Le poste n'était pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE – Qui tuaient les sujets du Roi !

FIGARO – Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelque fois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE – Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO – Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des Puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE – Oh grâce ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO – Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux Journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE – Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO – Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE – Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO – Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE – Paresseux, dérangé...

FIGARO – Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être Valets ?

LE COMTE – Pas mal. [...]